

Ennio Floris

Le sourd bègue

(Marc 7:31-37)

Le texte

- 31 *S'en retournant du territoire de Tyr, il vint par Sidon vers la mer de Galilée à travers le territoire de la Décapole.*
- 32 *Et on lui amène un sourd qui de plus parle difficilement et on le prie de lui imposer les mains.*
- 33 *Le prenant hors de la foule, à part, il lui mit ses doigts dans les oreilles et avec sa salive lui toucha la langue.*
- 34 *Puis levant les yeux au ciel, il poussa un gémissement et lui dit « Ephphatha ! », c'est à dire : « ouvre-toi ! ».*
- 35 *Et ses oreilles s'ouvrirent, et aussitôt le lien de sa langue se dénoua et il parlait correctement.*
- 36 *Et Jésus leur recommandait de ne dire la chose à personne : mais plus il le leur recommandait, de plus belle ils la proclamaient.*
- 37 *Ils étaient frappés au-delà de toute mesure et disaient : il a bien fait toute chose : il fait entendre les sourds et parler les muets.*

Prologue

Étrange ce voyage de Jésus qui, étant dans le territoire de Tyr, va encore au nord-est jusqu'à Sidon, prenant on ne sait quel chemin, pour descendre ensuite vers la mer de Galilée et se trouver au milieu des villes de la Décapole, voyage qui nous amène à faire le tour de la terre d'Israël par une route qui n'existait pas à cette époque, et tellement alambiquée que nous ne pouvons en tracer la ligne que par un grand effort d'imagination.

Mais il s'agit d'un voyage accompli par Jésus, pour que « *les sourds entendent et parlent les muets* » ! Ces paroles sont tirées d'un cantique du prophète Isaïe qui célèbre la libération d'Israël de sa déportation à Babylone : « *Dieu viendra lui-même et vous sauvera. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, s'ouvriront les oreilles des sourds. Alors les boiteux sauteront comme un cerf et la langue du muet éclatera de joie.* » (Is 35: 4-7).

Jésus est-il en marche sur la terre d'Israël pour accomplir les guérisons annoncées par le prophète

en signe qu'il est le Christ, le fils de Dieu par qui les hommes obtiennent le pardon des péchés ainsi que leur retour à l'immortalité d'origine ? L'approche que le récit fait de ces guérisons nous oblige à le penser. Le chant d'Isaïe sur le rétablissement du peuple juif par le retour dans sa terre est compris par l'évangile comme l'annonce prophétique de l'exploit messianique du Christ, et donc de Jésus. Il convient donc d'en rechercher les preuves ; je commencerai par une lecture analytique du texte, suivie d'une lecture critique puis de quelques réflexions.

Regard analytique

« *On lui amène un sourd* ». On remarquera que Jésus avait l'habitude de soigner les malades tous les jours, sans se sentir empêché par le repos du sabbat. Il montrait ainsi être loin des Juifs qui consacraient le jour du sabbat au repos et à la prière, jusqu'à défendre toute œuvre ce jour, y compris celle du soin aux malades. Quant à Jésus, il ne séparait pas, en principe, les soins à donner aux malades de sa prédication, parce que celle-ci n'avait pour but que d'annoncer que les hommes sont tous des frères : chacun est concerné par les souffrances des autres comme par les siennes. Fait par Dieu « *à son image et à sa ressemblance* », tout homme doit reconnaître son prochain comme étant soi-même.

Mais, cette fois, prenant à part le sourd bègue, Jésus va loin de la foule. Pourquoi ? Pour que la guérison qu'il lui donnera reste le privilège d'une action divine ? On pourrait le croire.

En réalité, Jésus montre avoir un souci de soigneur plutôt que de guérisseur. Avant de lui « im-

poser sa main » pour le guérir par un miracle, il veut se rendre compte du mal dont cette personne est affectée. Il constate qu'il est sourd (*ko-fon*), mais pas complètement, et en difficulté de parole, « *mogilalon* », donc, bégayant. Homme concret et ayant l'expérience des malades qui vivent d'aumône dans la rue, Jésus sait que les mendiants affichent souvent leur misère et leur malaise pour apitoyer le passant. Sans faillir, il fourre ses doigts dans les oreilles de l'homme et, en crachant (*ptus-sas*) dans sa bouche, mouille sa langue de sa salive. Son approche est brutale ! Quant à nous, ne soyons pas ridicules en pensant que Jésus croyait que sa salive était douée d'un pouvoir thaumaturgique, car elle était celle du Christ ! Il faudrait dès lors affirmer qu'il doutait de son pouvoir christique, pour recourir à ces moyens !

Jésus ne se proposait pas d'accomplir un miracle et savait aussi que celui-ci suppose une raison pour être accompli. Mais cet examen lui montrait que cet homme était dans un état de dégradation psychologique, plutôt que victime d'une maladie. Il demandait l'aumône par nécessité, mais cette demande n'aurait pas été efficace s'il n'avait pas joué à l'infirme, et il avait si bien et si longuement joué ce rôle qu'il s'était éloigné peu à peu de tout

comportement d'homme libre. Il avait cessé d'être homme pour avoir son pain !

Jésus est convaincu que l'homme est devenu bègue parce qu'il mendiait en psalmodiant. Il excite en lui la conscience d'homme par un apparent mépris plutôt que par un sentiment de pitié, en crachant sur sa langue, lieu de sa parole, et en nettoyant ses oreilles de leur crasse. Et il éclate dans un impératif, comme une mère vis-à-vis de son enfant qu'elle découvrirait crasseux : « *Ephphatha !* » Débouche-toi ! Mais à qui s'adresse-t-il ? Aux oreilles et à la langue qu'il aurait guéries, les premières par ses doigts, la seconde par son crachat ? Non, certes, mais à l'homme : la racine du mal n'est pas dans ses oreilles et dans sa langue, mais en lui, par le délaissement de soi-même ; c'est lui, par la condition de sa vie, qui a paralysé la langue dans sa bouche. Il lui lance donc un cri en araméen : « *Ephphatha !* », « ouvre ! », « débouche-toi ! »

Ce que nous venons de dire n'explique pas complètement ce que Jésus ressent vis-à-vis de ce mendiant, car en même temps que son impératif jaillit de ses lèvres, il lève ses yeux au ciel « *en gémissant* » (*stenazo*). Il ne gémit pas à cause d'une

maladie qui affecterait le sourd, mais de sa dégradation psychologique, car il s'est rendu malade par l'abandon de sa conscience d'homme. Jésus éprouve de la compassion devant la situation pénible et triste du mendiant.

Jésus n'opère aucun miracle, mais ordonne au mendiant de se déboucher, d'ouvrir ses oreilles à son écoute, et de sortir de la boîte de chair où il s'était lui-même renfermé. S'il accomplit un miracle, c'est au niveau psychologique, social et moral : le retour à la conscience humaine de l'homme transformé en sac à aumônes animé ! Jésus assume une attitude dure, transformant la compassion qu'il éprouvait envers lui en agression et en violence, pour le secouer : « Tu t'es bouché, débouche-toi ! » C'est à lui d'ouvrir ses oreilles à l'écoute de la parole et sa langue à son énonciation et non à un miracle que Jésus aurait pu accomplir !

Les paroles qui, dans le texte, suivent l'« *ephphatha* » de Jésus veulent nous convaincre que nous sommes sur une fausse route : « *Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, et sa langue se délia* » : cette affirmation suppose que l'ouverture de l'ouïe et le dénouement de la langue suivent immédiatement l'impératif de Jésus : « *débouche-toi !* »

Notre démarche, a commencé par les tentatives de Jésus pour connaître l'état d'infirmité du mendiant et les remèdes nécessaires pour rétablir sa santé, alors que cet impératif de Jésus redonne instantanément à ce sourd-muet l'ouïe et la parole : il s'est bien accompli un miracle !

Il faut donc conclure que notre raisonnement sur l'origine non malade de la déficience auditive et des troubles du langage du mendiant était faux. Jésus n'aurait pas recherché les origines du mal mais il l'aurait arrêté par sa parole. Le « *Ouvre-toi toi-même* » résonne dans le texte avec cette même puissance que la parole prononcée par Dieu au commencement de la création de la lumière : « *Que la lumière soit ! Et la lumière fut.* » (Gn 1: 3).

Cette affirmation n'empêche cependant pas le doute de persister, car elle s'oppose non seulement à notre interprétation du récit, mais surtout au récit lui-même. En effet, que Jésus crache dans la bouche de l'homme et enfonce ses doigts dans ses oreilles, ce n'est pas nous que l'affirmons mais le récit.

Ainsi, relativement à la première partie du récit, l'évènement du miracle est un contresens : au lieu

d'accomplir le sens du récit, ce miracle lui en donne un autre, puisqu'il ne correspond pas au corps du récit. Certes, tout récit exige de l'écrivain qu'il présente les faits dans la logique de son sens, mais ici il y a un changement qui lui demeure étranger : le récit ne finit que par une sublimation, par un jeu rhétorique imposé par la foi.

Le « *débouche-toi* » de Jésus est en contradiction avec sa première attitude avec le sourd-muet. Cette divergence nous oblige à soumettre le récit à une nouvelle analyse, critique cette fois.

Regard critique

Je me demande si, dans un récit, un personnage peut conduire l'action à son terme d'une façon qui ne corresponde pas aux moyens employés pour son développement. Évidemment, je me rapporte au Jésus du récit, qui aboutit à guérir le mendiant par un miracle, alors qu'il n'avait cherché qu'à le soigner. Je me demande donc si un récit peut résoudre son problème en jouant sur un double sens. Je serai donc obligé de recourir à une recherche sur les possibilités du langage, mais le travail que je mène actuellement m'épargne de trop pousser cette recherche, car il m'offre la possibilité de saisir l'existence de ce langage qui est précisément celui des évangiles dans lesquels notre récit s'insère.

À la fin de son évangile, Jean affirme : « *Ces choses ont été écrites afin que vous croyez que Jésus est le Christ, le fils de Dieu* » (Jn 20: 31). Jean suppose que ses lecteurs connaissent Jésus, mais sans savoir qu'il est le Christ. On le connaissait donc comme Jésus mais, pour les évangiles, Jésus a une double réalité : il est un homme et il est le fils de Dieu, donc Dieu. Il n'est pas seulement Jésus, mais Jésus-Christ. Les évangiles sont donc

des récits à double sens. Leur objet est « Jésus », connaissable par l'expérience, par sa perception donc, et le « Christ », des Écritures qui s'accomplissent en lui.

Dans ce récit s'accomplirait donc l'événement annoncé dans le cantique d'Isaïe pour le retour du peuple sur sa terre après sa déportation à Babylone : « *les sourds entendent et parlent les muets.* » Et puisque cet événement est accompli par Jésus, celui-ci serait alors l'incarnation du Christ des Écritures.

Si on objecte que cette prophétie annonçait le rétablissement du peuple d'Israël et non le Christ, les auteurs des évangiles répondront qu'ils sont d'accord, en précisant toutefois que l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe par le peuple juif devient lui-même l'annonce prophétique de la venue du Christ. En d'autres termes, l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe par le peuple n'empêche pas qu'elle soit aussi celle du Christ. En accomplissant la parole de ses prophètes, toute l'histoire du peuple juif, devient annonce du Christ...

Cela n'arrête pas cependant la critique du récit que je viens d'exposer dans la première partie de cette étude. Vers sa fin, le texte rapporte la parole

de Jésus « *Ephphatha* » comme productrice d'une guérison miraculeuse, alors que l'action de Jésus sur le sourd bègue avant cette parole montre qu'il n'était pas en train d'accomplir un miracle, mais une guérison, propre sinon à un médecin du moins à un guérisseur. Ce miracle rompt donc l'unité de sens du récit, qui était la narration d'un traitement, pour aboutir à une guérison miraculeuse. S'agit-il d'un miracle au niveau du dire du récit et non de sa référence ? En d'autres termes, Jésus opère-t-il un miracle comme personnage du récit, et non dans la réalité de son existence, à laquelle cependant le récit prétend se rapporter ? Miracle qui serait accompli par le Christ de la foi et non par le Jésus de l'histoire ? Il faut nous rapporter de nouveau au texte pour mettre en relief cette différence d'une façon critique. On a porté un premier regard sur le récit, on y jette un second pour en rechercher l'interprétation légitime.

« *On lui amène un sourd bègue et on le prie de lui imposer les mains* » (*epititemi*). Cette dernière expression avait le sens des guérisons propres à l'« homme de Dieu ». Celles-ci en effet s'accomplissaient parce que l'homme de Dieu recevait de celui-ci l'esprit de guérison dans sa main, qu'il

« posait » doucement sur le corps du malade, pour qu'il récupère la santé. Or Jésus n'impose pas sa main, mais touche le sourd bègue de ses doigts, car il ne voulait pas opérer une guérison miraculeuse.

De la façon dont il agit par ses mains sur le sourd bègue, Jésus cherche à connaître la nature de son mal. En découvrant qu'il vient de son comportement, il se borne à lui conseiller de s'en libérer par lui-même. Il n'agit donc pas en homme de Dieu, comme le peuple le voulait. En effet, il met ses doigts dans les oreilles de l'homme et lui mouille la langue de sa salive, en lui « crachant » (*ptusas*) dans la bouche. Jésus voulait donc arriver à connaître la nature et l'origine du mal dont il était affecté.

Comme je l'ai dit, ce mal n'était pas d'origine organique mais psychologique, venant du mode de vie propre au demandeur d'aumône : arrêt de toute relation avec des hommes, vie sur un coin de trottoir, voix exercée par des lamentations et non par l'articulation de la parole. L'impératif que Jésus lance à l'homme, « *ephphatha* », « ouvre-toi ! » manifeste pleinement ce qu'il avait trouvé : la langue et les oreilles liées, la première par le manque de paroles, les secondes par le manque d'hygiène. L'articulation de la parole exige la

ductilité de la langue, et l'acuité dans les oreilles. Langue et oreilles étant liées, il ne restait que de les délier.

Nous confirmons donc ce que nous avons dit dans la première partie. Jésus n'impose pas la main pour accomplir un miracle de guérison, mais ouvre l'esprit de l'homme pour qu'il en connaisse la voie. Il ne guérit pas, mais appelle l'homme à se guérir. On peut affirmer que le récit parvient ici à sa fin. Si le texte continue, il s'agit, comme je l'ai dit, d'un autre récit qui s'ajoute au premier à la suite du changement de sens de l'affirmation de Jésus « Ouvre-toi ! »

En considérant que l'action est finie, il faudrait penser que la guérison du sourd bègue lui est confiée à lui-même et que Jésus retourne avec le peuple dont il s'était détaché pour agir auprès de lui. Une affirmation de Jésus à ceux qui l'avaient mené chez lui marquerait la fin de ce premier récit : « *Jésus leur recommande de n'en parler à personne* ». Parler de quoi, précisément ? De ce qui s'était passé avec le sourd bègue. Jésus avait constaté qu'il était en peine pour sa situation d'existence. N'étant pas vraiment sourd ni bègue, il lui fallait du temps pour changer, et il ne pouvait pas cesser

de demander l'aumône ! Il fallait donc éviter de rendre public qu'il n'était pas vraiment sourd bègue, car on l'aurait pris pour un faux mendiant et un filou. Il convenait donc le laisser tranquille afin qu'il puisse agir sans aggraver la situation de son existence. On devrait donc s'attendre à ce que le récit finisse par le retour de Jésus chez les siens et le peuple, et que le mendiant soit ramené à l'endroit où il avait été pris.

Or, étrangement, le texte prolonge le récit. Il se trouve que l'ordre que Jésus avait prononcée « *ephphatha* » ou « *dianoiktheti* » (ouvre-toi, délie-toi) avait deux sens : l'un adressé au mendiant comme sujet responsable de lui-même, l'autre au même, mais en tant qu'affecté par des maux dont il n'aurait pas pu se libérer seul. Dès lors, dans le premier sens, Jésus donne au sourd-muet l'ordre de prendre ses responsabilités pour se libérer de ses maux, dans le deuxième, il le libère par un miracle de guérison.

Les deux sens étant opposés, l'auteur aurait dû en choisir un seul pour ne pas tomber dans la contradiction car si, en logique, la contradiction est interdite dans une même proposition, elle ne peut pas être permise non plus dans un récit, qui n'est cons-

titué que par articulation de propositions. Il s'en-suit alors qu'au premier récit la rencontre est finie car on n'a plus rien à se dire, alors que dans le second tout bouge et tous parlent : le sourd-muet, les gens et Jésus lui-même. Le sourd-muet parle, et même très bien, car il a recouvré aussi bien la parole que l'ouïe. Et les gens ? Ils rendent gloire à Dieu qui a donné à Jésus le pouvoir de faire « *entendre les sourds et parler les muets* ». En ce qui concerne Jésus, il pousse les gens à le reconnaître et le faire reconnaître comme Christ, mais avec modération. Il savait que « *plus il leur recommandait de se taire, plus ils proclamaient qu'il était le Christ* ».

Le récit finit donc ici, dans cet enthousiasme dû à la victoire sur la maladie et au triomphe de l'homme sur le mal.

C'est à ce moment du récit que l'auteur de l'évangile parvient à démontrer que Jésus est l'incarnation du Christ des Écritures parce qu'il en accomplit les actes, comme je l'ai écrit plus haut : « *Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, s'ouvriront les oreilles des sourds, alors le boiteux sautera comme un cerf et la langue du muet éclatera de joie* » (Is 35: 5-7).

Ultimes réflexions

Résumons brièvement le récit. Il s'agit de la guérison par Jésus d'un malade, qu'on peut classer parmi les sourds-muets. Jésus l'examine afin de connaître ses maux, et le guérit par sa parole : « *Ouvre-toi* ». Le sourd muet entend et parle correctement, et tout le monde loue le Seigneur et exalte le pouvoir qu'il a donné à Jésus.

Le récit paraît donc simple, comme tout récit de miracle de guérison. Mais l'analyse que nous venons d'en faire montre au contraire qu'il est tellement compliqué, pour ne pas dire complexe, qu'il nous serait impossible de transposer l'action du récit à la réalité sans le soumettre à de profondes modifications. En effet, aussitôt qu'on tente d'accomplir cette opération, la trame du récit se dissout, en ce que les unités qui le constituent se détachent d'entre elles et se dédoublent, nous renvoyant à deux récits.

Le redoublement apparaît avant tout dans la personne du malade lui-même. En effet, ce n'est pas vraiment un sourd-muet, mais un homme qui entend mal et parle péniblement, un sourd bègue

donc. Mais en mettant les deux mots l'un à côté de l'autre et en les liant par un tiret, le correcteur de mon ordinateur considère que j'ai commis une erreur d'écriture. Pourquoi ? Parce que la langue n'a pas envisagé ce cas, ou parce qu'on n'a jamais trouvé qu'un homme aux oreilles dures soit aussi bègue, comme il peut bien être sourd-muet ? On peut sourire, mais la langue est toujours sérieuse.

Le jeu du couplé continue. Jésus ne soigne pas le sourd bègue et l'exhorte à se soigner par lui-même, mais aussitôt il le guérit par sa parole. Cette parole est un impératif : « *Ouvre-toi* ». Or le sens de cette parole est double, parce qu'elle s'adresse à deux destinataires : la personne du sourd bègue, et la maladie dont il est affecté et qui l'enferme.

Il s'ensuit que Jésus lui aussi agit comme un sujet double : en homme et en Fils de Dieu ! Rappelons encore une fois ce que Jean affirme à la fin de son évangile : « *J'écris ces choses pour qu'on croie que Jésus est le Christ, le fils de Dieu* » (Jn 20: 31). Pour qu'en lisant les évangiles, on croie que le Jésus qui en est l'objet est le Christ, il faut bien qu'ils le présentent comme tel. Dès lors, Jésus aussi est sujet double : il est un homme et il est Dieu. Il n'est pas étonnant que dans le récit, qui est une page de l'évangile, il puisse agir à la fois en

homme et en Dieu.

Mais en rapportant le problème d'un des chapitres de l'évangile à la totalité de leur récit, on comprend bien qu'on ne le résout pas mais qu'on le déplace seulement. Le doublement de Jésus prend en effet une puissance de contradiction telle qu'elle défie la raison. Ainsi, à la lecture du chapitre de sa naissance, nous trouvons un enfant conçu dans le sein d'une vierge fécondée non par un homme mais par Dieu qui, par surcroît, s'incarne en lui. Dans sa mort, nous trouvons un homme condamné pour avoir cherché à abolir dans le temple l'autel du sacrifice expiatoire par le sang des animaux, mais qui offre sa mort en expiation des péchés des hommes. En vain ses disciples vont au tombeau pour son onction, car il n'est plus là, mais ils se réjouissent de son enlèvement parce qu'ils le croient ressuscité...

Je pose une question à mes lecteurs : doit-on s'arrêter de penser pour croire, ou mettre entre parenthèses la foi pour continuer à penser ?

Le 18 août 2008